

L'éclat et l'ombre

L'éclat et l'ombre

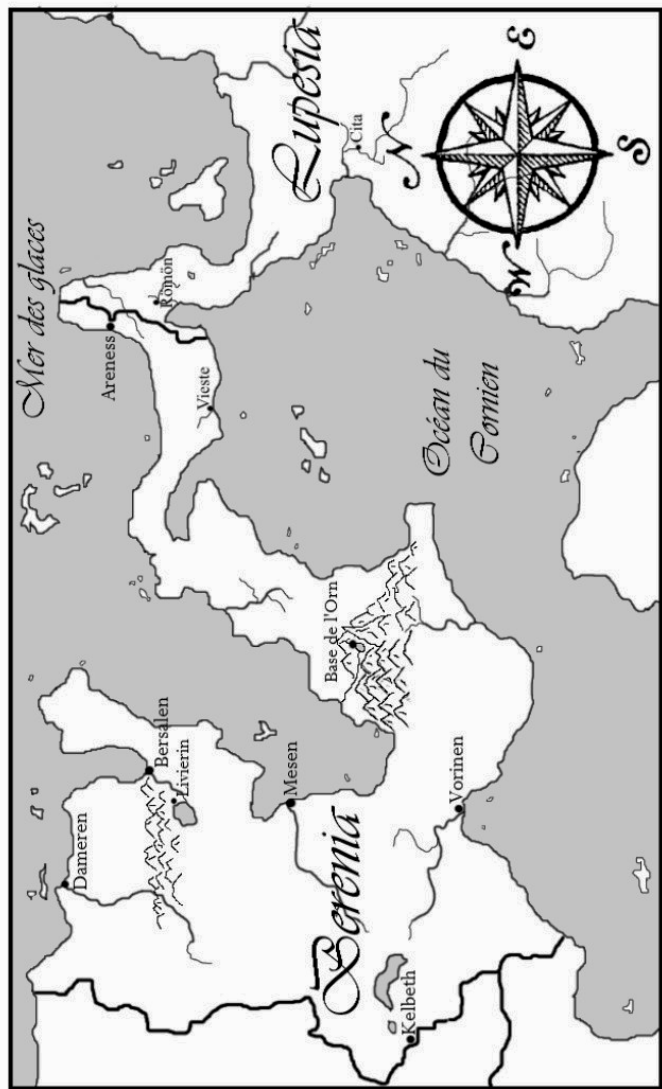
Tome 1 :

Les dérobés de Berenia

Audrey Marin-Pache

Copyright © 2019 Audrey Marin-Pache
Tous droits réservés.
ISBN-13 : 979-10-227-9104-5
Illustration : Stéphane Degeilh

À Arthur et Morgane



1

Il fait noir. Il fait froid. Où suis-je ?

Je me redressai vivement, l'effort m'arrachant une grimace : la tête me tournait violemment. J'avais la gorge sèche. Une profonde angoisse s'empara de moi. J'avais l'impression d'émerger d'un mauvais rêve pour tomber dans un autre pire encore...

Le mur derrière moi était glacé, je m'en écartai en frissonnant. Peu à peu, mes yeux s'habituaient à l'obscurité, m'en dévoilant suffisamment pour que je prenne conscience de la gravité de ma situation : j'étais dans une cellule.

Comment suis-je arrivée là ?

Des bribes de souvenirs me revinrent. Je marchai seule, dans les rues de mon village. De retour d'une soirée à la taverne, pour fêter la

réussite de ma deuxième année de formation... Mon groupe d'amis s'était réduit petit à petit, au fur et à mesure que chacun regagnait la chaleur de son foyer ; moi, j'avais un peu plus de route à parcourir et terminai donc seule le trajet. La maison de mes parents, un peu à l'écart du village, était encore à quelques centaines de mètres de moi. Je marchai tête baissée, me protégeant au mieux du vent cinglant, la tête ailleurs, me repassant les bons moments qui venaient de s'écouler.

Soudain, trois personnes masquées, portant de grandes capes noires, se sont dressées devant moi, surgissant de l'ombre. Légèrement éméchée, habituée à arpenter ces rues en toute sécurité, je n'ai eu ni le réflexe ni le temps de fuir ou de me défendre. De toute façon, qu'aurait pu faire une frêle jeune fille comme moi contre trois hommes visiblement bien entraînés ? L'un d'eux m'a frappé à l'arrière du crâne, me plongeant dans le noir. Et me voilà ici...

Je me redressai, je tentai de voir un peu plus précisément ce qui m'entourait. La cellule était dans la pénombre : un peu de lumière filtrait par un jour sous la porte. La lueur blafarde de la lune, passant à travers les épais barreaux d'une fenêtre sur le mur, venait compléter le maigre éclairage.

J'étais sur un lit étroit et dur, dans un coin. Une couverture fine et miteuse était roulée en boule à mes pieds. Le reste de la cellule était vide, ou presque : je distinguai juste, dans l'angle opposé à celui où je me trouvais, deux anneaux auxquels pendaient des chaînes. Cette vision me fit frémir...

Je descendis du lit. Le sol pavé suintait d'humidité. Je me réjouis d'avoir aux pieds mes chaudes bottes d'hiver...

Je fis quelques pas pour rejoindre la fenêtre. Elle était haute : je dus me hisser sur la pointe des pieds pour avoir une vue à peu près dégagée.

Ma cellule donnait sur une vaste cour carrée. De hauts murs s'élevaient tout autour : je distinguais néanmoins au-delà des murailles quelques grands bâtiments dont la silhouette se découpait sur fond de majestueuses montagnes enneigées. Une tour au toit tors se détachait dans le ciel. Un point de repère familier pour moi : l'académie de soins de Bersalen, où j'étudiais depuis maintenant deux ans.

Un souffle glacial s'engouffra dans la pièce, me faisant trembler. Nous étions au beau milieu de l'hiver, qui est rude dans cette région du nord de la Berenia.

J'entrepris d'examiner un peu plus en détail mon cachot. Ce ne fut pas long : la cellule faisait environ trois mètres sur deux et en dehors des chaînes au mur, le seul élément qui venait rompre la régularité de la paroi était une petite niche, visiblement destinée à accueillir une chandelle. Je m'appuyais doucement contre la porte : verrouillée, sans surprise. J'entendis, étouffés par l'épaisseur des murs, des cris dans le lointain. D'autres détenus ?

Je retournai m'asseoir sur le lit, me recroquevillais en serrant la couverture contre moi. C'était un maigre réconfort.

J'ai froid. J'ai peur.

J'essayai de réfléchir, mais j'avais l'impression d'avoir le cerveau pris dans de la glace. De toute façon, une seule raison pouvait justifier ma présence ici : j'étais probablement une dérobée...

Les *dérobés*. C'est un mot qu'on avait commencé à entendre un peu partout, il y a quelques semaines de cela. Seulement des rumeurs, très vagues, venues de loin.

D'aussi loin que je me souviens, la vie a toujours été tranquille dans mon village, Livierin. Un de ces patelins typiques de la Blénia, la région la plus au nord de Berénia.

Enraciné à l'ouest au pied des hautes montagnes de la chaîne du Trénior, bordé au sud par un lac aux eaux cristallines, c'était un ensemble de maisons taillées dans la belle pierre blanche des carrières toutes proches, entourées de petits jardins emplis d'herbes odorantes. Deux grands bâtiments, en bordure du plan d'eau, dominaient l'ensemble et donnaient tout son cachet au lieu : un temple, encadré par un cloître baigné de lumière et de verdure et le château de la mairie, lieu de vie central du village. Des rues

pavées bordées d'arbres, des fontaines sur chaque petite place, des barques légères à voilure rapide amarrées sur les pontons d'un petit port... Voilà le cadre idyllique dans lequel j'ai grandi, fille d'un médecin et d'un forgeron, aimés et réputés, promise à un avenir facile et sans histoire.

Même en dehors de notre village, la vie était plutôt douce en Berenia. Notre roi, Kej Charlien, dirigeait le pays depuis 14 ans, d'une main ferme, mais juste et efficace. Les guerres les plus proches étaient à des milliers de kilomètres de chez nous, sur des terres qui n'étaient pas les nôtres. Pour autant que je sache, aucun soldat de Berenia n'avait eu à se battre en situation réelle depuis des années.

Mon frère, Arhus, était un de ces soldats. Il était cantonné dans une garnison à l'autre bout du pays, à Areness. Ses journées se résumaient à surveiller et inspecter les navires et voiliers terrestres qui transitaient en nombre dans cette ville frontière, un des principaux points d'échanges entre la Berenia et le territoire voisin de Lupesia.

Si calme que soit cette vie pour un militaire, cela me paraissait déjà extraordinaire quand il revenait nous voir et nous conter ses aventures. En effet, dans notre région, nous

n'avions même pas cette animation que procuraient la proximité avec l'étranger, le fourmillement du commerce. La Blenia était la région la plus isolée de Berenia, les gens y vivaient centrés sur eux-mêmes. Le travail de la terre occupait la plus grande partie de la population ; les gigantesques chantiers navals de Bersalen et de Dameren étaient les seules industries qui nous amenaient à échanger avec le reste du monde.

Même l'académie de soin, dont je suivais les cours avec assiduité depuis deux ans, restait une académie de campagne. Ici, on devenait soignant sans autre ambition que de retourner s'établir dans son village d'origine. Rares étaient ceux qui partaient exercer leurs talents à la capitale. C'était d'ailleurs le seul point qui m'attristait dans mes études : le peu de possibilités qui s'offraient à moi, malgré un éclat visiblement bien développé...

Et puis les choses ont changé. En douceur et en même temps, très rapidement.

Il y a d'abord eu ce ministre retrouvé assassiné, durant l'été dernier. Il a bien sûr fallu le remplacer. Le choix de Kej Charlien s'est porté sur un parfait inconnu, du nom de Raisène. Un bibliothécaire venu de l'est, qui travaillait jusqu'à

là pour les prêtres de Faratine, la capitale religieuse du pays. Une surprise pour beaucoup de gens : habituellement, les nouveaux membres du gouvernement étaient des personnalités connues, exerçant déjà des fonctions d'une certaine importance au sein du palais royal. Moi... je ne me sentais pas vraiment touchée par l'événement. Je m'étais toujours sentie loin de ces affaires politiques. J'étais peut-être trop jeune pour ça, ou bien trop éloignée de l'effervescence de la capitale, mais j'ai toujours eu l'impression que ça ne me concernait pas vraiment...

En revanche, quand deux semaines après, Kej Charlien a abdiqué en faveur de ce Raisène, l'émoi s'est emparé de tout Berenia. La situation était plus qu'inhabituelle : c'était la première fois depuis plus de deux siècles que l'on trouvait à la tête de l'État quelqu'un qui n'avait pas été choisi par la population.

Le plus étrange, c'est que si le peuple était choqué par cette décision brutale... Dans les sphères les plus élevées de la société, il n'y avait eu aucune protestation. Tous les ministres avaient approuvé ce choix, les hauts dirigeants, qu'ils soient militaires ou religieux, s'étaient vite répandus en éloges sur notre nouvel roi...

L'avantage, c'est qu'aucun soulèvement n'avait eu lieu, aucun incident sanglant n'était à déplorer. Pour autant, il régnait depuis une ambiance pesante et angoissante un peu partout en Berenia. Mes parents parlaient peu de tout ça avec nous, mais je voyais bien aux regards qu'ils échangeaient parfois, à toutes les réunions avec les voisins auxquelles ils assistaient, qu'ils étaient très préoccupés. Ma mère surtout, qui a toujours été très investie en politique... Et qui en tant que médecin, a sans doute été parmi les premières personnes du village à entendre cette rumeur sur les *dérobés*.

Le bruit courait que Raisène — Kej Raisène, comme il fallait désormais le nommer — était malade. Très malade. À croire qu'il aurait terriblement surexploité son *éclat*, mais cela n'avait pas de sens. Même s'il était connu depuis peu, on savait bien que son *éclat* était lié à ses anciennes fonctions de bibliothécaire : une mémoire phénoménale. Mais rien dans ses nouvelles attributions n'aurait justifié qu'il s'en soit servi jusqu'à l'épuisement de ses ressources et puis, en Berenia, tout le monde était bien informé dès l'enfance des limites à ne pas dépasser. Un dirigeant ne pouvait pas l'ignorer...

Là où cela devenait inquiétant, c'est qu'on disait qu'il faisait venir auprès de lui des dizaines de médecins de tout Berenia. Jamais des spécialistes, ou des soignants reconnus pour un talent particulier : uniquement des jeunes. Prometteurs, pleins d'éclat, mais sans formation spécialement poussée.

On disait aussi que ces jeunes ne revenaient pas chez eux, qu'ils ne donnaient plus de nouvelles. Que leur départ se faisait sans qu'ils préviennent leurs proches.

On disait surtout qu'ils n'étaient pas convoqués, mais dérobés. Que des soldats masqués de noir venaient les prendre à l'improviste et disparaissaient avec eux sans laisser de traces.

Je ne pensais pas que ma mère se soit inquiétée pour elle-même : après tout, elle n'était plus toute jeune, plus assez pour cela en tout cas. C'était pour moi qu'elle se faisait du souci. D'autant que l'on entendait dire, un peu partout, que les dérobés étaient souvent choisis dans les zones les plus reculées de Berenia, là où les gens sont le moins habitués à venir se plaindre ou à s'organiser pour faire lumière sur ce genre d'événements... C'était pile le cas de notre village.

J'ai écouté toutes ses mises en garde d'une oreille distraite. À l'académie, on avait également entendu ces rumeurs, mais nous en plaisantions entre nous. Cela semblait tellement surréaliste...

3

Au lever du jour, des bruits de pas résonnèrent dans le couloir, se rapprochant, jusqu'à stopper devant ma cellule. Je me redressais, tous les sens en alerte. La peur me nouait le ventre, mais rien n'était pire que de tourner en rond, dans l'ignorance de ce qui m'attendait...

Le verrou se débloqua et la porte s'ouvrit dans un grincement sinistre.

Éblouie par la lumière du couloir, je clignai des yeux. J'identifiai un garde à sa tenue, une longue veste noire au col relevé, brodée d'une tête de loup, symbole de la Berenia, sur la poitrine. Il n'avait pas d'arme apparente, comme la plupart

des soldats que l'on croisait en temps de paix. Le fait de savoir qu'ils étaient toujours sélectionnés pour un éclat leur offrant de solides qualités de combattant suffisait généralement à dissuader de toute agression. À côté de lui, une grande jeune femme à la peau sombre. C'est elle qui prit la parole tout en avançant dans mon cachot. Sa voix était douce, presque trop pour ce lieu.

- Vous pouvez nous laisser. Je m'occupe d'elle.

Le soldat hocha respectueusement la tête, recula d'un pas et referma la porte derrière elle.

J'examinai la nouvelle arrivante. Elle semblait à peine plus âgée que moi, peut-être vingt ou vingt-cinq ans, mais dégageait une grande confiance en elle. Ce n'était apparemment pas une militaire : elle était richement vêtue, à la mode de la capitale, d'un corset rouge brodé d'or et d'une lourde cape à capuche. Elle arborait une coiffure relevée, ornée de perles. Lorsqu'elle rejeta en arrière son habit pour dégager sa sacoche de voyage, j'entrevis sur son poignet le tatouage caractéristique de la guilde des artistes. Cela me laissa encore plus perplexe.

De son sac, elle sortit une bougie, qu'elle alluma et alla déposer dans l'alcôve prévue à cet usage. Une lumière faible, mais réconfortante malgré tout envahit la pièce.

La femme se retourna vers moi, ses yeux sombres se fixèrent sur les miens. Elle me sourit et vint s'asseoir à côté de moi, sur le rebord du lit.

— Bonjour, Eryn.

Je restai immobile, je n'osai pas la regarder directement.

— Je m'appelle Lucya. J'espère que la nuit ici n'a pas été trop rude. Tu as faim ? Soif ?

Elle me tendit une gourde. Le thé qu'elle contenait était à peine tiède, mais après la nuit dans cet espace glacé et humide, j'y trempai mes lèvres avec un profond soulagement.

Je serrai mes mains autour de la gourde pour les réchauffer un peu, tandis que Lucya poursuivait.

— As-tu une idée de ce que tu fais ici ?

Je fis un signe de dénégation. J'avais trop peur pour oser prendre la parole.

— Je suis envoyée par notre Roi, Kej Raisène, continua Lucya. Ma mission est de rassembler des personnes à l'éclat de